Irénikon

Abbé BRUNO DE SOLAGES
Rédacteur en Chef de la Revue Apologétique

L'ÉGLISE ET L'OCCIDENT

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
(Belgique)

TOME IV. COLLECTION 1928. N° 9.

TABLE DES MATIÈRES

Nihil obstat

J. LAMBOT
Can. cens. lib.

Namurci, 31 Julii 1928.

Imprimatur :

J. CAWET,
vic. gén.

Namurci, 2 Augusti 1928.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

INTRODUCTION

Rien n'est dangereux comme les idées vagues, surtout quand elles ouvrent des perspectives immenses et que les politiques s'en emparent pour utiliser leur force et manœuvrer l'opinion des masses : elles véhiculent l'erreur aussi bien que la vérité.

Aujourd'hui, où l'horizon habituel de l'opinion publique s'est brusquement élargi et où la Chine et l'Inde ont revendiqué leur place dans les colonnes de nos quotidiens, des problèmes nouveaux se posent et, comme l'évolution de notre monde moderne s'est accordée au rythme accéléré des machines, les idées nouvelles s'emparent souvent des esprits avant que le travail de mise au point ait eu le temps de s'effectuer.

C'est une réflexion qui s'imposait à moi au sortir d'un des innombrables meetings de la *Fédération nationale catholique* où tant de dévouement se dépense à l'éducation catholique des citoyens français. L'un des thèmes favoris des orateurs est que l'Église seule peut opposer aux flots de la révolution communiste qui déferlent d'Orient un rempart efficace, que le christianisme est la seule force capable de maintenir la civilisation d'Occident. Eglise et révolution, christianisme et civilisation, Orient et Occident, autant de mots, évocateurs de réalités immenses et complexes, que l'on accole ou que l'on oppose au cours des périodes oratoires. L'auditoire qui n'a pas de tout cela des notions bien précises ne risque-t-il pas de voir un peu trop dans l'Église un instrument au service des biens terrestres, et l'orateur lui-même a-t-il toujours présente à l'esprit une notion très exacte de la hiérarchie des valeurs, n'exagère-t-il pas certains rapports, indéniables mais indirects, au détriment de certains autres qui sont fondamentaux? Ne risque-t-on pas, par suite, de trop lier l'Église à des idées, à des institutions, respectables sans doute, mais qui tout de même ne font pas partie de son *Credo*, de lui donner ainsi

figure plus conservatrice qu'apostolique, et ne faudrait-il pas davantage désolidariser l'Évangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle du royaume de Dieu, de tout ce qui n'est pas lui, c'est-à-dire de tous les intérêts qui sont le partage des royaumes de la terre ?

Tout en me posant ces points d'interrogation, je passai devant une librairie : en devanture, un livre récent d'un de nos critiques catholiques dont la netteté de pensée et le tranchant des formules ont conquis audience favorable en bien des milieux : M. Henri Massis. Sur la couverture, en rouge et noir : *La Défense de l'Occident* ; et sur le papillon vert, cette formule guerrière de M. Jacques Bainville : « Si l'Occident n'est pas convaincu de sa supériorité sur l'Orient, s'il s'abandonne, il est vaincu d'avance ». Je trouvais là la systématisation brillante de l'état d'esprit qui inspire bon nombre de discours analogues à celui qui avait mis en branle ma méditation, et, par là-même, une base pour un essai de mise au point des rapports de l'Église et de l'Occident.

L'ÉGLISE ET L'OCCIDENT

CHAPITRE I

POSITION DU PROBLÈME DANS LA POLÉMIQUE ACTUELLE (1)

A. LA THÈSE DE M. MASSIS.

Si l'on voulait réduire à quelques formules inspirées du titre même de l'ouvrage la synthèse de M. Massis, on pourrait écrire : L'Occident est menacé. Par qui ? — Par l'Orient. — Que faut-il faire ? — Le défendre. — Qui peut le défendre ? — L'Église catholique.

Mais, si l'on veut soumettre à un contrôle cette argumentation, il est nécessaire d'en préciser d'abord, d'après le texte même de l'auteur, les diverses affirmations.

Ce n'est pas sur le fait de l'existence de la crise en notre vieille Europe qu'il paraît devoir s'élever beaucoup de contestations :

« De nos jours, il semble que les vieux, les séculaires fondements du monde européen chancellent...

Il eut fallu être bien myope pour nier que la civilisation européenne était sur le point de traverser une crise qui allait avoir historiquement une importance mondiale et dont les conséquences se perdraient dans un avenir lointain et indéterminable. »

Ces lignes sont d'un Russe dont la mentalité se révèle pourtant bien différente de celle de M. Massis (2).

(1) Henri MASSIS, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, 1927. — R. P. LEBRETON, *La Défense de l'Occident. A propos du livre de M. Henri Massis* ; dans les *Etudes* du 20 juillet 1927. — Pierre LAFUE, *L'Eglise et la Civilisation*, dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1927.

(2) Nicolas BERDIAEFF, *Un nouveau moyen-âge*, pp. 4 et 5. Paru dans la collection *Le Roseau d'Or*, comme le livre de M. Massis lui-même.

Mais la question est d'apprécier la portée de cette crise. Pour M. Massis, avec l'Europe, c'est toute la civilisation humaine qui est en danger :

« Le destin de la Civilisation d'Occident, le destin de l'homme tout court, sont aujourd'hui menacés » (p. 1)...

C'est par cette phrase que débute son livre ; et 175 pages plus loin, on peut relever une formule analogue qui accentue cette identification. Il y est question des fauteurs.

« de la crise de l'esprit occidental et de l'esprit tout court (p. 175). »

D'où vient le mal qui menace ainsi, à travers l'Occident, la civilisation humaine ; car, avant de songer au traitement, un diagnostic est indispensable ? — De l'Orient : La « crise de l'Occident » nous est présentée dès le début (p. 3) comme « le péril de l'Asiatisme » et l'essentiel du livre est employé à analyser ce péril.

Le premier chapitre constate la présence des tendances asiatiques en Allemagne (pp. 19 à 68) et le second constate un fait analogue en Russie (pp. 69 à 112). Les deux suivants nous montrent cet asiatisme (échelonné en profondeur de l'Allemagne à l'Extrême-Orient en passant par la Russie) marchant à l'assaut de l'Occident. C'est une révolte nationaliste des Asiates contre la « suprématie » de « l'homme blanc » (pp. 113 à 175), préparée et précédée par une invasion de l'Europe par l'idéologie orientale (pp. 171 à 250).

Devant ce danger, M. Massis ne supporte pas que l'on s'abandonne :

« Toutes ces doctrines (1), écrit-il, ont, en effet, ceci de commun : qu'elles postulent à leur départ la faillite de la culture occidentale, et qu'elles tendent à établir la définitive décadence de la latinité, son irrémédiable échec » (p. 55).

Cela, il ne veut pas l'admettre :

« L'histoire ne nous enseigne-t-elle pas autre chose que le scepticisme ? Elle nous montre que seules périssent les sociétés qui négli-

---

(1) Dans ce passage, il ne s'agit directement que des doctrines dont la présence a été révélée en Allemagne, mais la formule prend aisément, sans fausser la pensée de l'auteur, une portée plus générale.

gent les conditions de toute vie et de toute liberté, les règles permanentes du salut et les moyens de la défense : elle met aussi en évidence ce qu'on a justement nommé la *loi du rempart* » (p. 179).

Un dernier chapitre, assez court d'ailleurs (pp. 251 à 270), affirme que le salut de l'Occident ne peut se trouver que dans le retour intégral à sa tradition de culture gréco-latine et donc dans le catholicisme :

« ... Il ne faudra rien de moins qu'une restauration intégrale des principes de la civilisation gréco-latine et du catholicisme. Cette grande tradition de la sagesse antique et de la sagesse chrétienne peut encore sauver ce qu'il y a de viable dans le monde... (p. 250).
« L'Église catholique nous apparaît comme la seule puissance capable de restaurer la véritable civilisation » (p. 262).

B. Les réserves de M. Massis a sa propre thèse

Cette manière de poser le problème correspond-elle parfaitement à la réalité ? On peut en douter. Le P. Lebreton, dans un article des *Etudes* (1) qui était justement une mise au point des thèses de M. Massis, a résumé en cette formule judicieuse les réserves principales qui s'imposent :

« Il faut se garder toutefois de ne voir dans l'Orient que des chimères et de ne voir dans l'Église qu'une force occidentale. »

Il n'est que juste d'ailleurs de reconnaître que ces réserves trouvent leur expression dans le livre de M. Massis. Celui-ci semble s'être rendu compte lui-même de l'exagération qu'il y avait en bien de ses formules brillantes. Identifier le destin de l'homme et le destin de l'Occident, n'était-ce pas dénier à toute une partie du monde — et non la moindre — la capacité de s'élever à une civilisation différente peut-être mais véritable, exclure en quelque sorte l'Orient de l'humanité ? Aussi, p. 136, a-t-il écrit en note :

« Ces sortes d'aperçus qui portent sur le caractère général des races et des doctrines asiatiques, telles que nous pouvons les comprendre, ces aperçus doivent être pris d'une façon très large. Pour

(1) *L. c.*, p. 134.

en juger du point de vue de l'Occident, nous n'entendons pas couper l'humanité en deux, car l'homme oriental et l'homme occidental ne sont pas deux espèces distinctes. »

Et plus loin, après un tableau très sombre de la spiritualité de l'Orient, il s'est souvenu que, selon la parole du Christ, il viendrait des hommes de l'Orient comme de l'Occident pour prendre place dans le royaume de Dieu, et il a senti le besoin d'ajouter en note :

« Nous parlons ici des formes doctrinalement systématisées de la vie spirituelle des Orientaux, des *théories* qui la représentent dans son état le plus violent et le plus aigu. Dans la réalité concrète de la vie des âmes, bien des rectifications spontanées doivent se produire et surtout la grâce même agir dans les cœurs de bonne volonté, en sorte qu'une vie spirituelle authentique n'est pas exclue, ni à plus forte raison le pressentiment et le désir de celle-ci. Car partout il y a des pierres d'attente, des amorces de christianisme ». (p. 208)

De même, dans le « sourd désir de libération » qui travaille en ce moment toute l'Asie, n'y a-t-il que matière à condamnation et, est-il juste de ne voir des torts que d'un seul côté ? Après l'avoir presque laissé entendre, l'auteur avoue que, aux revendications des leaders de l'Inde, Rabindranath Tagore ou Gandhi, la justice souvent mêle sa voix :

« Dégagés des motifs hostiles qu'ils dissimulent, ces griefs nous semblent fondés. » (p. 153 en note.)

Même, il avait déjà introduit une distinction entre les aspirations de l'Asie et l'idéologie qui les recouvre :

« Nous ne jugeons pas ce qu'il peut y avoir d'authentique et de juste, dans les aspirations à l'indépendance qui travaillent l'Inde et la Chine, mais l'idéologie qui fomente ces révolutions. » (p. 129 en note.)

La justice demande que l'on aille plus loin encore : cette idéologie orientale, qui mine notre civilisation d'Occident, est-il équitable d'en faire porter la responsabilité exclusive à l'Orient, est-il même historiquement exact de l'appeler orientale ? Voyons plutôt les aveux échappés, de ci, de-là, à M. Massis. Dès le début de son livre, il indiquait à la crise de l'Occident des causes plus

anciennes, plus profondes aussi, semble-t-il, et bien occidentales, celles-là :

« L'unité européenne, spirituellement défaite depuis la Réforme, a été physiquement brisée en 1914. Il a fallu plus de quatre siècles pour que la grande scission occidentale, moralement accomplie dès le début des temps modernes, politiquement consommée par la Révolution, développât toutes ses puissancces de mort. » (p. 8)

Et presqu'à la fin de son livre, il développe cette idée que l'idéologie orientale ne fait que ranimer des erreurs analogues à celles qui, dès le seuil des temps modernes, avaient germé chez nous :

« Ce sont ces vieilles erreurs occidentales que soutiennent, qu'épaulent aujourd'hui leurs parasites orientaux. » (p. 235)

Vingt pages plus loin, accordant pour une fois son vocabulaire aux réalités dont il parle, le mot exact lui échappe enfin : « doctrines pseudo-orientales » (p. 252). Il avait déjà parlé une fois d'ailleurs d'« un certain asiatisme » (p. 15) et souligné d'une note capitale cette réserve qui risque de passer inaperçue :

« Nous disons un *certain asiatisme* — et l'on verra, dans la suite de cet ouvrage, ce que nous entendons par là. Mais nous tenons à dissiper, dès l'abord, certaines confusions qui pourraient s'établir dans l'esprit du lecteur. Quand nous parlons de « péril asiatique », nous n'entendons pas faire le procès de l'Orient, en général, mais dénoncer les erreurs philosophiques, morales, sociales, l'idéalisme équivoque que des propagandistes orientaux, formés à notre école et servis par quelques idéologues européens, dressent sous le nom d'Orient contre l'Occident. Entre ces deux mondes, nous ne posons par d'irréductibles antagonismes, fondés sur des différences de nature ou de race. Nous n'attaquons pas l'Orient et nous ne défendons pas l'Occident, indistinctement et en *bloc*. » (p. 15, en note.)

Il y a plus encore. M. Massis laisse entendre parfois que les idées occidentales sont, pour une bonne part, responsables de l'accent de révolte et de menace qu'a pris l'Asiatisme (1). Il

(1) « Bel exemple de ce que la culture occidentale, qui n'est pas catholique, fait des Chinois : elle les gâte irrémédiablement. » (p. 171 en note). — Cf. p. 13 et pp. 157-158.

constate que l'on a pu dire que « de l'européanisation de l'Asie est sortie la révolte de l'Asie contre l'Europe » et il n'y contredit pas (p. 157).

Mais alors est-il juste de couvrir du pavillon oriental les fruits de cette mauvaise marchandise d'exportation européenne ? Et les raisons de commodité de langage, invoquées par M. Massis (p. 15 en note), compensent-elles l'inconvénient qu'il y a à donner l'impression que l'on dresse l'Occident contre l'Orient ?

Au fond, M. Massis voulait simplement mettre en garde contre les engouements pour les idéologies orientales, les théosophies de l'Asie, les doctrines à saveur exotique, en un mot, tout ce qui porte atteinte à notre santé intellectuelle, aux principes de notre civilisation d'Occident. Cela ressort de toutes les réserves que je viens de souligner. Il y a dans son livre tous les correctifs à ses propres tendances. Il faut regretter seulement que ces vues élargies n'inspirent pas plus intérieurement l'ensemble de sa thèse. Car il est important — et curieux à la fois — de remarquer que les réserves sont presque toutes exprimées dans les notes du livre et que le texte est écrit dans une perspective différente, ayant bien l'air de dresser en bloc l'Occident contre l'Orient. On dirait un courant souterrain, plus pur, plus sympathique, plus chrétien. qui court au bas des pages, mais qui a peine à parvenir à la lumière. Contenu pendant presque tout le livre, un moment il finit par jaillir à la surface et le dernier chapitre (très court d'ailleurs), nous permet de pressentir ce qu'aurait pu être l'ouvrage, si les notes avaient passé dans le texte... et le texte parfois dans les notes.

Plus qu'un appel à la défense de l'Occident, il aurait été un appel à la conquête parcifique de l'Orient par le catholicisme.

« Aussi bien, proclame M. Massis, la Cité chrétienne, établie sur des vérités surnaturelles, édifiée, compénétrée par la vie et l'esprit de Jésus-Christ, fait-elle abstraction de toutes les différences de nationalité, de culture, de races, de milieux. » (p. 263).

Fort bien dit, mais alors que devient l'opposition perpétuelle entre Orient et Occident et cette identification de la civilisation occidentale et de la civilisation tout court, qui sont la trame même de la *Défense de l'Occident* ?

« Pour ne parler ici de l'Église qu'en tant qu'institution divine à défendre et pour ne songer qu'au sort de la civilisation chrétienne, en fonction de la raison et de l'histoire, ce n'est pas seulement notre propre héritage menacé, la source de notre formation historique que nous entendons protéger. Nous ne défendons pas le catholicisme pour l'Occident, comme on défendrait le bouddhisme pour la Chine, nous ne dressons pas une civilisation contre une autre civilisation. » (p. 267)

Il y en a donc une autre ? L'esprit de l'Occident n'est donc pas celui de « l'homme tout court » !

« Nous défendons l'Église parce qu'elle est la Vérité, qu'elle a les paroles de Vie qui rendent toutes les nations guérissables. » (p. 267)

On ne peut mieux dire ; seulement ce n'est pas l'impression que donne la plus grande partie du livre et on raccorde difficilement la ligne de ce dernier chapitre avec celle des précédents. Ceux-ci semblent lier bien davantage le catholicisme à l'Occident et faire de l'Église surtout un rempart de sa civilisation. Le danger de la *Défense de l'Occident* est bien de risquer de donner au lecteur cette double impression qui fausse les valeurs et les rapports réels des grandes réalités dont on nous invite à faire le tour : une Église renfermée dans les frontières de l'Occident et un Occident plus grand que nature. L'Occident s'y attribue indûment le rôle de seul représentant possible de la civilisation et l'Église, au contraire, semble y oublier sa vocation universaliste.

Bien symptomatique à cet égard paraît l'article où M. Pierre Lafue a répondu dans le *Mercure de France* à la thèse de M. Massis (1) :

---

(1) *Mercure de France*, 15 décembre 1925, pp. 513 à 527.

M. Pierre Lafue semble bien s'y révéler comme l'auteur de l'article anonyme paru dans la même revue le 1er avril 1927, sous le titre : *L'Eglise et l'Intelligence* (Cf. *Revue Apologétique* du 1er juin 1927, pp. 641 à 661) : « Voici encore un organe officieux du Saint-Siège, écrit-il, p. 516, qui repousse et méprise les conversions dont nous avions annoncé la possibilité et l'imminence... » (Cf. aussi, p. 518). Le présent article est d'ailleurs moins intéressant que le précédent.

Faut-il y voir d'un autre point de vue, un pas en arrière, un regard de

« Comment l'auteur de la *Défense de l'Occident* concevait-il, en effet, notre civilisation européenne ?... Il ne manquait pas d'y ajouter ce qu'il croyait en être un élément essentiel, le catholicisme. Il estimait que la tradition classique avait été nuancée, perfectionnée, au point vue moral et même au point de vue esthétique, par l'apport chrétien. Il pensait que l'humanité modifiée par le christianisme, avait enfin, sous l'action de ce nouveau ferment, découvert la « véritable image de l'homme, la face de l'homme. » Ce qu'il appelait Occident c'était, il nous semble bien, cette civilisation antique qui provoqua, au cours des siècles, tant de prodiges d'ordre artistique et d'ordre intellectuel, et cette philosophie, cette morale, cette métaphysique, ce « spirituel » un peu étranger à nos pays sans croyances sinon sans dieux, mais si complètement incorporés à notre langage, à nos sentiments, à nos mœurs, que le composé occidental, composé avec leur appoint, paraissait à beaucoup indissoluble et probablement éternel. La collaboration de Rome et de Nazareth sous le clair soleil athénien, qui donc doutait, il y a peu de temps encore, qu'elle fût réelle, efficace et capable de porter des fruits merveilleux ? Qui donc pouvait refuser d'admettre qu'elle ne fût pas nécessaire (*sic*, il y a une négation de trop), en un certain sens, naturelle, et que, sans elle, l'Église aussi bien que la tradition antique eussent été également mutilées ?

Aussi, Henri Massis demeurait dans la logique de sa foi, dans la logique de son admiration marquée d'une double empreinte, lorsque, *non content de voir dans le catholicisme une valeur essentiellement occidentale* (1), il lui attribuait un rôle de propagande au profit de notre Europe menacée, lorsque pour résoudre le conflit près d'éclater entre les deux pôles hostiles du monde, il *supposait que la religion du Christ pourrait être l'instrument de la défense de l'Occident* (1), la gardienne d'une tradition dont on contestait rarement le prix.

Et nous pensions comme lui, et nous ressentions les mêmes espoirs et la même confiance. Or, voici qu'il apparaît que notre notion de l'Occident était trop large et que nous y comprenions trop de choses. Voici qu'il faut défendre la civilisation gréco-latine, non seulement

---

regret jeté du côté de l'Église ? Voici ce qu'on lit, pp. 525 et 526 : « N'est-il plus possible d'imaginer que, sous la pression des circonstances, un nouveau pacte sera conclu, ou faut-il définitivement considérer le catholicisme comme une force étrangère à notre Occident et extérieure à notre civilisation classique ? Certes nous ne nous résignons pas si vite... Aussi est-il encore permis d'espérer que le divorce n'est pas irrémissible. »

(1) C'est moi qui souligne.

contre des adversaires étrangers à notre climat intellectuel et moral, mais encore, et c'est la tragédie du moment, en un sens contre elle-même, c'est-à-dire contre certains des éléments qu'on s'était habitué jusqu'ici, à faire entrer dans sa composition » (pp. 514 et 515).

C. Le défaut fondamental de sa thèse

On voit par où la thèse de M. Pierre Lafue s'oppose à celle de M. Henri Massis, mais aussi, comment en bien des points, ils s'accordent sur la position du problème. Il s'agit de définir les rapports du christianisme et de la civilisation, de l'Église et de l'Occident et, préalablement, de délimiter l'Occident et de dresser la carte de son domaine. Or, cela n'est fait nulle part d'une manière précise. Là est la déficience initiale de l'étude de M. Massis : il ne condescend guère à descendre au plan des réalités concrètes pour reconnaître la part d'humain, de grec, de romain, de chrétien dans la civilisation occidentale. C'est par des qualités abstraites, extra-temporelles, qu'il caractérise l'Occident, non en analysant d'après l'histoire, les éléments concrets qui l'ont peu à peu constitué :

« Personnalité, unité, stabilité, autorité, continuité, voilà des idées mères de l'Occident. (pp. 15 et 16.)

La distinction, le choix, telle est la marque de la pensée, formulée dès les hautes époques, dans la sentence classique d'Anaxagore : « Au début tout était confondu ; l'intelligence vint qui mit chaque chose à sa place ». C'est de la vue de cet ordre, des hiérarchies intellectuelles qu'il comporte, de la notion des ressemblances et des différences, que résulte par un processus à la fois rationnel et naturel, cette science du général, et en particulier, ce développement de la personnalité qui frappe, dès l'abord, dans l'histoire de l'Occident. » (pp. 203 et 204.)

De là découlent l'activité (p. 214) et l'ordre (p. 127).

S'agit-il de définir « l'héritage latin », c'est, nous dit-il :

« Tout ce qu'il nous reste de possibilités d'ordre, de substance protectrice, d'intimes cohésions. » (p. 19)

S'agit-il, par contre du danger des théories dites orientales :

« Elles impliquent, nous dit-il, la subversion préalable de toutes les formes de la pensée occidentale ; et c'est le principe même de

la *forme* qu'elles entendent détruire, sous le prétexte que tout devient « fluide », que l'univers est à nouveau plastique entre les mains des hommes et que ceux-ci peuvent désormais faire de lui ce qu'ils veulent. » (p. 115).

« L'opposition radicale, essentielle entre l'Orient et l'Occident, réside dans l'idée différente que chacun se compose de l'homme et de ses rapports avec l'univers. Ici l'homme a voulu *être* ; il n'a pas consenti à se perdre dans les choses, à ce que la personne humaine ne fût rien qu'une simple dépendance de la nature qui, pour l'Asiatique, se joue dans l'illusion des formes vivantes et confond toute vie dans une immense équivoque. » (p. 205).

N'y aurait-il pas dans ces oppositions un peu de griserie verbale et une importance trop grande donnée aux idéologies au détriment des réalités concrètes de l'histoire ? (1) Quoi qu'il en soit, ce n'est pas avec une analyse de la civilisation faite sous cet angle que l'on peut parvenir à définir nettement les rapports du catholicisme et de la civilisation méditerranéenne ; et on ne doit pas s'étonner, par suite, du vague où demeure, sur ce point capital, l'exposé de M. Massis. Souvent il se contente simplement de les accoler :

(1) Cette manière d'envisager les choses découle, pour une bonne part, de la documentation de M. Massis (à moins qeu l'on ne préfère dire que c'est cette manière d'envisager les choses qui lui a dicté le choix de sa documentation). Il puise presque exclusivement dans les écrits des idéologues et des philosophes de l'histoire et ne donne point l'impression d'une connaissance suffisante des immenses réalités historiques qui conditionnent pourtant le problème envisagé. Voici un exemple caractéristique de cet état d'esprit : « L'idée de loi, écrit-il, en ce qu'elle a de proprement souverain n'existe pas en Asie » (pp. 227 et 228). Il ne fait d'exception que pour le judaïsme (p.222 en note): « Pascal fait au reste observer que la loi du peuple juif fut la première loi du monde: « Avant même que le mot de loi fut en usage parmi les Grecs, il y avait près de mille ans qu'il l'avait reçue et observée sans interruption ». Personne ne songera à faire grief à Pascal de son affirmation, mais, depuis Pascal, l'histoire a fait des progrès et on est en droit de s'étonner que M. Massis semble l'oublier. Il pourrait méditer au Louvre devant la stèle où 2.000 ans avant Jésus-Christ, Hammourabi, roi de Babylone, fit graver son code, bien oriental pourtant et antérieur de bien des siècles à celui de Moïse. Or, ce n'est pas le seul. On sait que nos assyriologues sont attelés au déchiffrement du Code Hittite. Et je ne parle pas de Gengiskhan qui fut, semble-t-il, aussi grand législateur que grand conquérant.

« ... Pour donner au progrès de la science moderne un esprit réellement humain, il ne faudra rien de moins qu'une restauration intégrale des principes de la civilisation gréco-latine et du catholicisme. Cette grande tradition de la sagesse antique et de la sagesse chrétienne peut encore sauver ce qu'il y a de viable dans le monde. » (p. 250).

Ce que l'on trouve de plus précis encore sur leurs rapports semble être le passage suivant :

« Tout procède, dans ce que nous pensons et dans ce que nous sommes, de cette théologie occidentale, de ce monothéisme judéo-chrétien, « enrobé dans l'héritage de la culture gréco-latine », et qui a mis l'accent sur l'unité, sur la personnalité, sur la finalité de l'*être* : un seul Dieu, une seule vérité, une seule humanité, et du même coup, une loi, un droit, une raison, une morale universelle et commune. Pas une de nos idées qui ne trouve dans ce grand principe unitaire sa forme et sa substance. L'homme occidental, en le recevant, y a découvert que l'esprit est fait pour dominer le sensible, le divin pour commander à l'humain, le viager pour se subordonner à l'éternel, que chaque chose a sa place, ses limites précises qui la conditionnent en la définissant. » (pp. 222 à 224.)

Mais on aimerait à savoir comment ce « principe unitaire » joue son rôle dans cette « culture gréco-latine » où il est « enrobé ». Il ne sera pas sans intérêt et utilité, semble-t-il, d'essayer de résoudre ce problème par l'analyse des éléments de la civilisation occidentale et l'étude de ses rapports avec le catholicisme.

CHAPITRE II

ÉTUDE MÉTHODIQUE DU PROBLÈME

A. Civilisation occidentale

1. *Ses éléments*.

La délimitation des frontières de l'Occident n'est pas principalement une question de géographie, car l'Occident est plus une région de l'esprit de l'homme qu'une partie du monde. Dans la

controverse présente, ce terme désigne avant tout une certaine culture et une conception particulière de la civilisation. La meilleure manière de la caractériser est de saisir, au fur et à mesure de leur apparition dans l'histoire, ces éléments essentiels dont la fusion devait lui donner naissance.

L'Italie est la mère et la Grèce l'aïeule.

Nul ne doute que ce ne soit par le monde grec qu'il faille commencer le pèlerinage aux terres nourricières de notre civilisation moderne. Mais convient-il de faire voile d'abord vers l'Ionie et ses îles innombrables, à la recherche de la patrie d'Homère, ou vers Athènes pour percevoir à travers les siècles, au gymnase de l'Académie ou sur les promenades du Lycée l'écho des leçons qu'y professaient Platon et Aristote ? C'est qu'à la naissance de la civilisation occidentale, c'est un double présent qu'offrît pour sa part la Grèce : Sophocle et Phidias, héritiers du grand aède d'Ionie y portaient le secret de la beauté des formes et les disciples de Socrate le code des disciplines de la pensée. Depuis lors, c'est en Grèce qu'artistes, écrivains et philosophes sont venus faire leurs écoles, apprendre comment on cherche les secrets de la nature et comment on en chante l'harmonie.

Pendant que, du IXe au IVe siècle, les sages de Grèce élaboraient les règles de la rhétorique et de la logique et tentaient de se hausser à une conception du monde, grandissait lentement, en Italie, le peuple dont la destinée était l'empire du monde méditerranéen :

Tu, regere, imperio populos, Romane, Memento (1)

La force ne suffit pas à assurer la durée d'un immense empire : il faut encore savoir l'administrer selon la justice. Orientés vers le domaine de l'action politique, les Romains, hommes d'État et jurisconsultes, élaborèrent, pour leur propre usage, la science du droit et du gouvernement des cités, avant de la léguer à tous les peuples de l'Occident. Un jour, le pouvoir, qui avait été jusque-là accessible à tous les citoyens, passa aux mains d'un seul homme.

(1) Toi, Romain, souviens-toi que ta vocation est de gouverner l'Univers. (Eneide VI, 851).

Les autres tournèrent alors leurs réflexions vers leur propre vie et leur méditation approfondit les notions morales. Comment gouverner les autres et se gouverner soi-même, voilà la leçon que l'humanité a reçue de ces maîtres du monde. L'Art et la Philosophie faisaient depuis des siècles une auréole au nom d'Athènes ; le droit et la morale seront désormais liés à celui de Rome.

Bientôt une autre cité allait se hausser à ce rang suprême des capitales spirituelles du monde civilisé, en léguant à l'humanité un héritage divin. Il y avait longtemps que cette gloire lui avait été promise :

De Sion exibit lex, et verbum Domini de Jerusalem (1).

Du Golgotha, la croix se mit à faire rayonner sur le monde l'Évangile de Jésus-Christ ; Jérusalem qui, depuis plusieurs siècles émettait des lueurs d'aurore et qui s'était faite dans le monde gréco-romain la propagandiste du monothéisme et de la transcendance de Dieu, révélait maintenant aux hommes leur vocation divine. Toute pensée religieuse, bon gré, mal gré, subira désormais l'influence de ses dogmes et aucun prophète ne pourra s'empêcher un jour ou l'autre de regarder vers Jérusalem (2).

Pendant quinze siècles, aucun autre élément essentiel, semble-t-il, n'est venu s'intégrer dans la civilisation d'Occident (3). Mais, à l'aurore des temps modernes, aux facteurs déjà présentés : art et philosophie grecs, droit romain, religion chrétienne, il faut en ajouter un autre : la science expérimentale. Ici on ne peut guère indiquer de ville capable de revendiquer pour elle seule la gloire d'avoir lancé ce mouvement, œuvre collective de savants de divers pays d'Occident. Si l'on voulait à tout prix y attacher au moins un nom propre, c'est Galilée peut-être qui aurait le plus de titres à en être considéré comme l'initiateur. Il faut distinguer deux stades dans l'histoire des conquêtes par lesquelles la science

(1) C'est de Sion que sortira la loi, et la parole de Dieu de Jérusalem (Isaïe II, 3).

(2) On sait que ceci est vrai à la lettre pour Mahomet qui dans les débuts de sa prédication ordonnait à ses fidèles de se tourner vers Jérusalem pour prier.

(3) L'apport des invasions germaines à la civilisation occidentale, plus difficile à caractériser, semble de bien moindre portée.

expérimentale a établi son empire — c'est presque sa dictature, hélas ! qu'il faudrait dire — sur la civilisation occidentale moderne. Pressentie, au Moyen-Age, surtout par Roger Bacon, c'est au XVIe siècle qu'elle a enregistré ses premières éclatantes victoires. Elle découvre alors les premières clefs des secrets de la nature. Mais il faut attendre le XIXe siècle pour la voir commencer à se servir des forces découvertes et assister à la transformation de notre manière de vivre par le machinisme, fruit de ses applications pratiques.

Ce relevé rapide des éléments constitutifs de la civilisation occidentale, n'aurait-il rien oublié d'essentiel, demeurerait pourtant trompeur. Il ne suffit pas, en effet, de placer côte à côte la philosophie et l'art grecs, le droit romain, la religion chrétienne et la science expérimentale moderne, pour avoir une notion exacte de notre civilisation. Celle-ci n'est pas une somme d'éléments, mais une synthèse. Ces éléments divers, le cours de l'histoire ne les a pas seulement accolés, mais combinés. Or, combinaison implique transformation. En se combinant, ils ont réagi l'un sur l'autre. C'est la fusion successive de ces éléments et la transformation qu'elle leur a fait subir dont il est indispensable de se rendre compte.

2. *Fusion et transformation de ces éléments.*

S'il s'agissait de faire l'histoire des origines de notre civilisation et non simplement de la définir avec quelque précision, on ne pourrait se dispenser de raconter la première de ces fusions, celle qui constitua la civilisation gréco-romaine, avant le christianisme et de marquer l'influence réciproque de la philosophie grecque et du droit romain, leur mariage, si l'on peut dire, grâce principalement aux bons offices de cette philosophie stoïcienne qui,bien que grecque de naissance, fut si bien adoptée par l'âme romaine qu'on est presque légitimement porté à oublier son origine. On trouverait dans les traités philosophiques de Cicéron, en qui on entend en quelque manière toute la sagesse antique, la belle conception du bien et de la justice où cette collaboration gréco-latine avait haussé la pensée humaine.

Mais autrement importante pour notre étude est la transforma-

tion qu'a fait subir à la philosophie grecque et au droit romain, leur fusion avec le christianisme. En cette considération est peut-être le moyen de dissiper de graves équivoques, sous le couvert desquelles s'accréditent bien des sophismes.

C'est une illusion que de vouloir retrouver dans la pensée chrétienne la philosophie grecque telle qu'elle fleurit à Athènes aux temps de Platon et d'Aristote. Malgré certaines apparences, Platon et Aristote n'ont jamais pris place sous les nefs de cette basilique chrétienne qu'est la civilisation d'Occident. L'Église ne leur a jamais permis d'en franchir le portail. La philosophie, élément constitutif de notre civilisation, ce n'est pas celle de Platon, mais celle de saint Augustin, ce n'est pas celle d'Aristote, mais celle de saint Thomas. C'est-à-dire qu'avant d'entrer dans la synthèse, les éléments en ont été profondément transformés, rectifiés, baptisés. Ce n'est pas sur l'Aréopage que s'est produite la « conjonction » d'Athènes et de Jérusalem, mais une première fois au *didascalion* d'Alexandrie — et ce fut l'œuvre de néo-platoniciens, — une seconde fois à l'Université de Paris — et ce fut l'œuvre d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin. Or, à Alexandrie, la ville symbole de l'hellénisation de l'Orient, part immense et durable de l'œuvre d'Alexandre le Grand, le néo-platonisme, avant même d'être revisé par les docteurs chrétiens, avait singulièrement élargi le temple grec pour y adorer le Dieu des Juifs, transcendant, créateur et Providence du monde ; et, à Paris, Thomas d'Aquin donnait, à la suite d'Avicenne et contre Averroès, une orientation profondément nouvelle à l'édifice aristotélicien. Le moteur immobile devenait à son tour Créateur et Providence.

Semblablement ce n'est pas sur le forum que s'est produite la « conjonction » de Rome et de Jérusalem, mais à Constantinople. Ce sont les *Institutes* de Justinien et non ceux de Gaïus que l'Occident a recueillis dans son héritage, c'est-à-dire un droit romain où, depuis plusieurs siècles, l'influence chrétienne se faisait sentir, en faveur d'un respect plus grand de la personnalité humaine et d'un adoucissement du *summum jus*, selon l'esprit du Sermon sur la Montagne.

Seulement, il ne faut pas oublier qu'à côté de cette philosophie grecque et de ce droit romain christianisés qui ont servi à l'amé-

nagement de la basilique de l'Occident, il y a la philosophie grecque et le droit romain restés païens. Voilà la source d'un malentendu fréquent. La civilisation gréco-latine était-elle foncièrement anti-chrétienne, ou au contraire naturellement chrétienne ? Il faut distinguer : il y avait en elle des éléments qui pouvaient servir au développement d'une civilisation chrétienne et ces éléments, l'Église les a utilisés, mais il y en avait d'autres qui étaient inconciliables avec le message de l'Évangile et ces éléments l'Église les a rejetés.

Quand M. Lafue (1) se scandalise de voir, dans une revue de jésuites belges, l'affirmation qu'il y a dans la civilisation grécolatine des éléments inconciliables avec le christianisme, et y voit un signe que l'Église se prépare à défaire elle-même l'édifice de la civilisation d'Occident, qu'elle avait si puissamment contribué à bâtir, il oublie cette distinction capitale. L'Église ne peut admettre que l'on veuille réintégrer dans la civilisation d'Occident, sous quelque pavillon que ce soit, les erreurs du naturalisme païen qu'elle avait dès l'origine rejetées de l'héritage gréco-latin qui, pour parler comme les juristes, n'avait été accepté par elle que sous bénéfice d'inventaire ; mais elle n'a nullement l'intention de renier la part de sagesse antique « naturellement chrétienne » qu'elle a enrôlée depuis 18 siècles au service du message divin (2).

(1) *L. c.* p. 515.

(2) Or, cette philosophie grecque et ce droit romain païens n'ont pas entièrement renoncé à vivre leur vie autonome et naturaliste. Ils ont alimenté le courant souterrain de l'incroyance dont on relève l'existence même aux époques de foi du moyen-âge et qui, de temps à autre, jaillit à la surface et y provoque des renaissances païennes plus ou moins particularisées ou localisées, en attendant la grande renaissance païenne du XVI[e] siècle que l'Église n'est pas parvenue à christianiser à nouveau assez complètement et qui a fini par aboutir au rationalisme moderne.

A toutes les époques l'Église a dû lutter contre ces formes diverses de libre pensée, qui vont toujours chercher des arguments dans le paganisme antique quand même ils n'en proviennent pas. Saint Thomas d'Aquin en face des averroïstes latins du XIII[e] siècle, les théologiens de Boniface VIII en face des légistes de Philippe le Bel luttaient déjà contre une renaissance de la philosophie ou du droit antique non christianisés.

Les temps n'ont pas tellement changé ; et l'on voit de nos jours M. Rougier rééditer Celse pour opposer au catholicisme « les difficultés helléniques

Le dernier venu des éléments fondamentaux de notre civilisation, la science expérimentale, pour s'être comporté dès le début en révolté dans l'édifice dont l'Église était un peu la gardienne, n'a réussi qu'à en ébranler l'armature essentiellement spirituelle. Ce n'est pas que la science expérimentale ait, en soi, besoin d'être baptisée, le domaine des grands problèmes humains n'étant pas de sa compétence, mais elle a souvent voulu se l'attribuer par droit de conquête. Aussi a-t-elle favorisé, en fait, l'agnosticisme et l'irreligion. De plus sa fille bruyante, le machinisme, a bouleversé les conditions de vie et faussé le mécanisme des anciennes institutions sociales, avant que l'on ait eu le temps ou le souci d'en aménager d'autres, qui, tenant compte des réalités nouvelles, n'oublieraient pas non plus les éternels principes où aucune révolution économique ne peut atteindre (2). De là cent fois plus que de l'Asiatisme, provient la « crise de l'Occident ».

---

de croire ». Si la philosophie et le droit antiques, sous leur forme chrétienne, sont devenus les alliés de l'Église et des éléments de la civilisation d'Occident, la philosophie et le droit antiques, sous leur forme païenne, sont demeurés pour l'Occident des forces de dissociation. On voit par là ce qu'il faut penser des lignes suivantes de M. Lafue :

« Il n'est pas bien sûr, en effet, que l'Église et le catholicisme n'aient pas été, dès leur origine, les adversaires d'une civilisation qu'ils souhaitaient de remplacer et dont ils s'attachèrent à nier les valeur. La civilisation méditerranéenne fut cependant assez vigoureuse pour les imprégner presque malgré eux, pour les obliger à devenir les héritiers de ses principes. On put croire qu'à son contact l'Église s'était transformée. La rivalité n'en continuait pas moins entre les deux grands antagonistes. Elle se poursuivit au cours des siècles, un peu voilée parfois et même interrompue par des trêves apparentes. Et les adversaires éprouvent tour à tour des succès et des revers. » (p. 523).

Un antagonisme est indéniable, c'est celui même du paganisme et du christianisme, mais cet exposé de M. Lafue comporte deux erreurs : il néglige de distinguer, ainsi que nous venons de le faire, deux parts dans l'héritage antique, et il renverse les rôles des deux forces en présence. Ainsi que nous allons le voir, ne c'est pas le catholicisme qui s'est substantiellement transformé au contact de la civilisation gréco-latine, c'est lui qui a imposé ses « hiérarchies directrices » à cette civilisation.

(2) « ... au dix-neuvième siècle, en Europe, écrit Berdiaeff, se produisit tout à coup une des plus terribles révolutions qu'ait essuyée l'humanité au cours de son histoire. Dans la vie de l'homme, la machine a fait son entrée triomphale et l'on peut dire qu'elle a troublé tout son rythme organique.

La machine a détruit toute la structure séculaire de la vie humaine, organiquement liée à la vie de la nature... », *l. c.*, p. 48.

B. — Civilisation occidentale et catholicisme.

I. *Rôle directeur du catholicisme dans la civilisation occidentale.*

De l'étude même de ces transformations, il résulte que, dans la fusion qui s'accomplit, au début de l'ère chrétienne, entre le christianisme et la civilisation gréco-romaine, l'élément dominateur fut le christianisme. C'est lui qui a assimilé, dans la mesure où elle était pour lui assimilable, la civilisation antique. Et c'est pour l'assimiler, qu'il a dû la transformer. Mais une fois la transformation et la fusion accomplies, au sein même de la combinaison qui constitue notre civilisation occidentale, une hiérarchie de valeur et une subordination active persistent entre les divers éléments combinés. Dans le composé, si l'on peut dire, c'est le catholicisme qui est le principe directeur et qui règle, du moins quant à l'essentiel, le rôle des autres éléments.

Deux erreurs contraires sont ici à éviter : absorber la civilisation occidentale dans le catholicisme, ou, au contraire, ne voir dans le catholicisme qu'un accessoire, un élément de luxe dans cette civilisation.

Identifier la civilisation occidentale et le catholicisme, comme si, une fois la fusion opérée, on ne pouvait plus y distingur les éléments constitutifs et reconnaître à chacun d'eux un rôle distinct, est une erreur. Malgré certains reproches de M. Lafue (1), il y a primauté du spirituel, mais non absorption du temporel par lui. Ce n'est pas la mauvaise humeur causée par des décisions récentes de l'Église qui peut modifier cette vérité vieille de dix-neuf siècles. Si, l'on a pris l'habitude « d'identifier » le catholicisme avec la « civilisation méditerranéenne », c'est une mauvaise habitude qui ne change rien aux réalités objectives (1).

Une civilisation se caractérise par des éléments multiples et en bien des domaines, même en ceux où il donne des directives au

(1) « A quoi aboutit d'ailleurs dans l'ordre pratique, cette « primauté du spirituel » qui, sous la forme éloquente et souvent pathétique que lui a donnée l'auteur d'un livre récent, mérite les suffrages de l'Église et peut e parer désormais du prestige de la plus sûre orthodoxie ? Il faut l'avouer, la négation de l'État. Il n'y a plus place, en effet, dans ce système, pour s justes prérogatives du pouvoir civil. » (*L. c.*, pp. 517 et 518).

nom de la justice, le catholicisme laisse à l'homme une grande marge pour le choix « de son propre conseil ». C'est ainsi, par exemple, que l'affirmation du droit de propriété privée s'accommode de bien des modalités diverses dans la possession et la transmission des biens (1). Mais M. Lafue trouve qu'admettre cette influence directrice de l'Église est encore beaucoup trop. Pour lui, la civilisation occidentale a une consistance propre indépendamment du catholicisme. Le temple tiendrait encore debout même si l'Église ne devait plus venir y brûler son encens. On regretterait seulement son absence, car on avait espéré qu'à ce « capital de raison »,

« la religion venue d'Orient pourrait, sans péril, ajouter le ferment d'une très haute nostalgie. » (*l' c.*, p. 523).

Il parle encore, à propos du christianisme, de la

« civilisation qui l'avait accueilli et qui se montrait disposée à se laisser nuancer par lui ». (*Ibidem*, p. 226.)

Pour l'instant, cela ne lui semble plus possible, mis il ne veut considérer le « divorce » entre l'Église et l'Occident que comme une séparation de corps qui durera.

« jusqu'au jour où, dans la joie d'une autre alliance, la « primauté du spirituel » sera non plus une menace, mais une suprême parure pour notre civilisation d'Occident ». (*Ibidem*, p. 526).

Cette manière de concevoir les rapports de l'Église et de l'Occident est erronée, au double point de vue historique et doctrinal.

Historiquement, c'est l'Église qui a joué le rôle d'architecte vis-à-vis de l'édifice occidental ; et l'on pourrait, pour la lui appli-

---

(1) « Bien plus, en quelque manière, le catholicisme, malgré son geste de Pilate, pourrait être entraîné contre son gré, dans cette déroute de la civilisation méditerranéenne, à laquelle, qu'on le veuille ou non, on a trop pris l'habitude de l'identifier. En renonçant à sa part du patrimoine gréco-latin, il perdrait son originalité, ce qui le distingue des autres religions» (*Ibidem*, p. 525). Je ne crois pas nécessaire de réfuter ici cette dernière phrase qui ne témoigne que d'une grossière méconnaissance de la nature de « l'originalité » du catholicisme.

(2) Cf. en ce sens une allocution caractéristique du pape Pie XI. *Revue Apologétique*, février 1928, p. 143.

quer, élargir une formule fameuse. C'est elle qui a fait l'Occident comme les abeilles leur ruche (1). Et, de nos jours, c'est précisément parce que l'Occident tend à se séparer d'elle, que sa civilisation est ébranlée jusqu'en ses profondeurs (2).

Doctrinalement, c'est autour du catholicisme que doivent être centrés tous les éléments d'une civilisation véritable. C'est que dans le domaine de l'organisation de la vie humaine, comme dans celui du développement de la pensée, il revendique le droit de donner les principes directeurs. Toute philosophie véritable doit s'ordonner autour des vérités fondamentales qu'il proclame : monothéisme, créationisme, spiritualisme, finalisme, etc. (3), et toute institution humaine doit s'organiser selon les rapports fondamentaux qu'il établit : famille reposant sur l'unité et l'indissolubilité du mariage ; cité nécessitant une autorité ferme, mais respectueuse des personnes humaines qui y vivent ; droit de propriété individuelle, limité par le bien commun (4), etc.

La Cité de la terre a une vie autonome distincte de celle de l'Église, organisation terrestre de la cité de Dieu, mais le dogme catholique a prise sur elle de deux manières : en tant qu'expression du droit naturel humain, il est à la base de ses instutitions ; en tant que message de la vocation surnaturelle humaine, il

---

(1) Et toute la grande civilisation européenne, avant tout latine, était dans ses fondements une culture chrétienne et catholique. Elle avait pris racine dans le culte chrétien. Le catholicisme lui-même était déjà saturé de l'antiquité. On sait à quel point il était une adoption de la culture antique. Au moyen-âge la culture antique était vie dans le catholicisme et c'est par lui qu'elle a été charriée dans la suite des temps modernes. » (BERDIAEF, *l. c.* p. 25).

« Pas une de nos idées qui ne trouve, dans ce grand principe unitaire, sa forme et sa substance », reconnaît M. Masis, p. 223.

(2) L'homme européen dépense ses forces, il s'est prodigué, épuisé. Et, s'il reste spirituellement vivant, c'est uniquement à cause des assises chrétiennes de son âme (BERDIAEFF. » p. 27).

(3) Cf. BRUNO DE SOLAGES, *Le Procès de la Scolastique*, p. 16, et *Revue Apologétique*, 15 mai 1926 ; *M. Lasserre contre le Christianisme*, p. 204 et 205.

(4) On trouvera dans le *Code social, esquisse d'une synthèse sociale catholique*, l'exposé de ces exigences de la doctrine catholique en matière d'institutions.

marque son orientation ultime. Le surnaturel qui vient se greffe sur la nature suppose d'abord la rectitude de cette nature : s'il ne la trouve pas telle, il la rectifie ; puis, sans l'absorber, il l'attire vers lui. Un scolastique dirait : dans la civilisation occidentale, c'est le catholicisme qui donne la forme.

2. *Nature du lien qui unit le catholicisme et la civilisation occidentale*

Mais de ce que le catholicisme est essentiel à la civilisation d'Occident, s'ensuit-il que la réciproque soit vraie : la civilisation d'Occident fait-elle partie intégrante du catholicisme ? Quelle est la nature du lien qui unit l'Occident à l'Église ?

A la question ainsi posée, il faut répondre : Cette liaison n'est pas nécessaire en droit, elle n'est pas absolue en fait ; elle est relative et providentielle.

Dans l'article des *Etudes* où il discute le livre de M. Massis, le R. P. Lebreton a pris pour base la page suivante des *Origines chrétiennes* de Mgr Duchesne :

« Pour un observateur qui se placerait en dehors de toute foi religieuse spéciale, le christianisme semble être la religion européenne ; comme les autres éléments de la civilisation européenne, droit, art, littérature, philosophie naturelle, il est indigène de cette partie du monde dont la Méditerranée est le centre. Son développement s'est fait selon sa forme propre sans doute, mais par assimilation d'éléments extérieurs, philosophiques, juridiques, moraux, religieux même, qui existaient avant lui. Ses formules dogmatiques et l'appareil de sa théologie supposent la philosophie grecque ; son culte présente beaucoup de traits de ressemblance avec les cultes qui l'ont précédé ; son droit est empreint des principes du droit romain. Sémitique par son origine historique, il est gréco-romain par son développement. Cette circonstance doit servir à résoudre l'objection qui surgit de la comparaison entre l'étendue du monde habité et le peu d'extension du christianisme en dehors de l'Europe et de l'Amérique. La religion de Jésus-Christ étant la seule vraie religion, est destinée à devenir la religion de l'humanité. Toutefois, à cause de sa longue et étroite union avec la civilisation de l'Europe, il semble que sa diffusion doive marcher du même pas que les conquêtes de cette civilisation elle-même. Le triomphe final de celle-ci ne fait de doute pour personne. Le jour viendra où l'Afri-

que intérieure, l'Inde et la Chine verront succéder nos usages, nos coutumes, nos systèmes politiques, notre organisation sociale aux formes de leur vie privée et de leur vie publique. Ce sera l'heure, non pas des premiers efforts chrétiens — ceux-ci datent déjà de loin — mais du grand succès chrétien. On ne peut se dissimuler que ce succès sera d'abord mélangé ; avec la religion chrétienne, la civilisation européenne portera partout la libre pensée, les préoccupations exclusivement matérielles, la soif des jouissances faciles. Un temps viendra cependant où tout ce qui dans l'humanité tend vers Dieu, vers le vrai, le beau, le bien, sera étroitement uni à Jésus-Christ ou même représenté par sa religion. L'Église atteindra alors son maximum de catholicité, comme la civilisation d'Athènes et de Rome, la religion de Jérusalem aura conquis le monde dans la mesure où le monde est susceptible d'être conquis par la vérité et la vertu. »

Mgr Duchesne, on le voit, n'établit point entre le christianisme et la civilisation méditerranéenne une liaison de droit. « La religion de Jésus-Christ, écrit-il, étant la seule vraie religion, est destinée à devenir la religion de l'humanité ». Affirmer une liaison de droit serait, en effet, contraire à la foi catholique. Il n'y a de nécessaire au salut que le message évangélique et rien de ce qui provient de la simple activité humaine ne doit être présenté au monde comme lui étant nécessairement lié. Ceci est tellement indiscutable pour un catholique que M. Massis, après avoir écrit :

« S'il nous semble opportun de maintenir... les privilèges de la culture gréco-latine, c'est qu'elle est la seule qui assure l'équilibre rationnel et l'universalité de l'intelligence et qu'ainsi elle a pu fournir à la vie surnaturelle de l'Église les moyens dont use la sagesse théologique, nourricière et protectrice de la foi. » (p. 267)

ajoute, deux pages plus loin :

« Il ne s'agit pas, au reste, de latiniser l'Asie, mais de la christianiser, de lui porter un christianisme qui ne soit pas solidarisé avec des formes de vie périssables, un christianisme universel, dépouillé de tout vêtement national, un pur catholicisme. » (p. 269)

Mais si la culture « gréco-latine » était la seule capable de traduire fidèlement le dogme, comment pourrait-on se dispenser de

latiniser ? Accorde qui pourra ces deux paragraphes. Je vois dans le second la réaction instinctive du sens catholique de l'auteur.

Mais il ne suffit pas de reconnaître que cette liaison n'est pas nécessaire en droit (1), il faut le proclamer bien haut, il faut, même ne pas donner ensuite à la liaison de fait une portée qui

---

(1) Si ce n'est dans la mesure où la civilisation occidentale ne se distingue pas de la civilisation humaine tout court. Toute civilisation véritable, en effet, et donc la civilisation occidentale, comporte, à sa base, certaines vérités premières, certains principes de droit naturel qui demeurent les mêmes à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Ces vérités premières et ces principes de droit naturel sont englobés dans le catholicisme, comme la nature est impliquée par le surnaturel (Cf. ci-dessus, p. 24).

M. Massis défend avec raison, contre ce qu'il appelle « l'historicisme allemand » la notion même de l'humanité une et universelle. C'est pour lui un des trésors du patrimoine intellectuel de l'Occident. Mais ne compromet-il pas, en quelque manière, à son tour, cette idée, et par l'opposition excessive qu'il établit entre l'Orient et l'Occident, et quand il identifie pratiquement civilisation occidentale et civilisation tout court, comme si la civilisation occidentale était la seule forme possible de civilisation, ou avait, du moins sur les autres, une « absolue précellence » (p. 31). L'historicisme allemand, d'ailleurs, s'il est dans son tort en niant l'unité et la stabilité de l'intelligence humaine, n'a-t-il pas raison, à son tour, quand il s'élève contre une conception où « la tradition gréco-romaine-française est considérée, en une simplification puissante, comme la réalisation adéquate, insurpassable, infaillible de la raison dans l'histoire... » et où « la civilisation latine et l'idée d'humanité sont identiques » (p. 33 en note) ?

Nous croyons, nous, à l'unité fondamentale de la race humaine et donc à l'identité des principes de toute civilisation. Ces principes se retrouvent, au cours de l'histoire, incarnés sous des formes plus ou moins réussies, d'une manière plus ou moins complète et avec des particularités plus ou moins nombreuses, dans les diverses civilisations. Entre ces formes diverses, il y a souvent équivalence. Que la civilisation occidentale ait mis en œuvre d'une manière particulièrement remarquable certains de ces principes, c'est indéniable ; mais, sur d'autres points, il faut bien noter aussi des déficiences et, quand on l'envisage, avant l'action rénovatrice du christianisme, sous sa forme gréco-latine, on est bien obligé de reconnaître que certaines de ces déficiences, — l'esclavage par exemple — étaient de véritables tares ; et que, par contre, il est en Orient des institutions magnifiques qui n'avaient pas d'équivalent sous le ciel d'Athènes. Qu'est-ce que la Grèce peut opposer, par exemple, aux monastères de l'Inde, à cette « suprême parure » de la civilisation d'Orient ?

dépasse de beaucoup les réalités de l'histoire et prétende enfermer obligatoirement l'avenir dans les formes contingentes du passé.

A notre époque, il est plus indispensable que jamais de désolidariser l'évangile de tout ce qui n'est pas lui : formes politiques, organisations sociales, nationalités, systèmes philosophiques même et forme particulière de culture. Le P. Lebreton y insiste avec juste raison.

La liaison de l'Église et de l'Occident n'est pas absolue en fait. Si, de nos jours, elle paraît très intime, cela tient aux contingences historiques :

« Ce qui est trop vrai, reconnaît le P. Lebreton, c'est que le schisme oriental, l'invasion arabe, la Réforme ont fait perdre à l'Église catholique une partie de ses conquêtes et, par suite, l'ont ramenée à une unité ethnique plus étroite : de nos jours, plus qu'au moyen-âge, plus surtout qu'au temps des Pères, l'Église apparaît comme étant surtout occidentale et latine. » (*l. c.* p. 140)

Mais la situation présente ne doit pas faire oublier le passé et, en particulier, que, selon l'aveu de Mgr Duchesne dont on peut retourner la formule, si le christianisme est « gréco-romain par son développement », il est « sémitique par son origine historique ». Aux premiers siècles, l'Église, à l'Orient surtout, déborde de beaucoup les frontières du monde romain (1), et le monde romain lui-même en était venu à englober une part de l'Orient, au point que son centre de gravité politique passa, sous Constantin, de Rome à Constantinople.

Elle ne doit pas surtout nous faire oublier l'avenir ; et l'avenir, nous l'espérons bien, c'est la conversion à l'Évangile de l'Asie et de l'Afrique. Or, en Asie surtout — et même en Afrique (2) — les peuples à convertir ont déjà une civilisation indiscutable, souvent plus ancienne que la nôtre. Il n'est pas du tout dit que, bon gré, mal gré, ils y renoncent pour adopter la civilisation européenne.

(1) Ne convient-il pas de rappeler ici que, si l'histoire est muette sur l'apostolat de la plupart des apôtres, on ne peut guère douter que plusieurs parmi les Douze, ne se soient, en quittant Jérusalem, dirigés, à l'Orient, hors de l'empire romain ?

(2) Cf. R. P. Aupiais, *Revue Apologétique*, mai 1928, pp. 522 et suivantes

Il n'est même pas sûr du tout que ce soit à souhaiter. Seuls les gens qui confondent toujours unité et uniformité peuvent le croire nécessaire. Le seul élément de notre civilisation dont « le triomphe final » ne fasse de doute pour personne », car il est déjà pour une large part un fait acquis, c'est la science expérimentale avec on cortège de machines. Malheureusement, elle apporte avec elle d'Occident beaucoup plus d'agnosticisme que la foi chrétienne, et bien imprudent serait celui qui verrait dans l'agnosticisme une étape, nécessaire ou même utile, du paganisme vers la foi.

Quoi qu'il en soit, l'Occident n'a pas le droit de n'offrir l'Évangile à ces peuples qu'à condition qu'ils veuillent bien prendre en même temps sa culture. S'ils ne veulent pas de la culture, ils gardent les mêmes droits à l'Évangile. A nous de nous arranger pour leur offrir l'un sans l'autre.

A la formule de Mgr Duchesne : « Toutefois à cause de sa longue et étroite union avec la civilisation de l'Europe, il semble que (la diffusion du christianisme) doive marcher du même pas que les conquêtes de cette civilisation elle-même », le P. Lebreton refuse, avec raison, de souscrire. Affaire d'opinion personnelle ? Non pas, mais plutôt, semble-t-il, écho réfléchi du mouvement d'études missiologiques de l'heure présente et de la mise au point dont il est l'occasion. Il donne d'ailleurs la raison profonde de son attitude :

« Nous ne reconnaissons pas dans l'Église cet épuisement d'un organisme vieilli, cette sclérose sénile : elle garde toujours la plasticité de sa jeunesse. » (p. 139)

Mais, dans une réaction dont il serait vain de contester la légitimité, certains esprits, moins nuancés que le P. Lebreton, gardent-ils la juste mesure et, dans leur désir apostolique de désolidariser le catholicisme de l'Occident, n'oublient-ils pas ce qu'il peut y avoir de providentiel en la longue fréquentation qui les unit ? Le P. Lebreton lui-même, en cette dernière formule n'a-t-il pas dépassé légèrement la note exacte? Il me permettra d'apporter à sa thèse une nuance, ou plus exactement un complément.

Le petit troupeau des fidèles, dont il est parlé dans l'Évangile, est devenu la grande Église, qui a déjà vécu 19 siècles. Et, sans

doute, comme elle a les promesses de la vie éternelle, elle ne sera jamais un organisme vieilli. Mais, de même qu'un corps d'adulte, s'il a d'autres qualités, n'a plus la même souplesse que celui d'un enfant, l'Église a-t-elle toujours « la plasticité de sa jeunesse » ? Il est permis d'en douter, non certes pour y voir une tare, mais pour constater que le travail apostolique ne se présente plus dans des conditions tout à fait identiques.

Certains sont portés à faire la comparaison suivante, qui est un peu trop simple. De même que le germe évangélique déposé par l'Église dans le monde méditerranéen y a donné naissance à la civilisation occidentale qui est à la fois gréco-latine et catholique, le même germe déposé dans le monde chinois et hindou, y donnera naissance à d'autres civilisations catholiques, différentes quoique également agréables au Seigneur.

Seulement, on n'oublie qu'une chose, c'est que le germe s'est développé et a donné un arbre, que le ferment évangélique a déjà été utilisé afin de faire du pain, ou, pour parler sans images, que la doctrine de l'Évanglie a donné naissance aux définitions des conciles et à l'enseignement des théologiens, et la législation de l'Évangile aux décrets des conciles et à l'enseignement des canonistes. Sous cette forme, s'il est d'une certaine manière plus riche, plus immédiatement utilisable en tous cas pour nous, il est aussi sensiblement moins plastique.

Imagine-t-on les missionnaires laissant en Europe, lors du grand départ, toute théologie, tout catéchisme, tout recueil de décisions ecclésiastiques, et recommençant à pied-d'œuvre, avec leur seul Nouveau Testament (1), théologie et droit canon, comme

(1) L'Évangile lui-même, d'ailleurs, en un sens, n'est pas le ferment divin à l'état pur, il est le ferment divin dans une pâte humaine, car il a été présenté par le Christ comme nourriture non pas à l'homme en soi, bien qu'il soit destiné à tous les hommes, mais aux Juifs de la Palestine au début du 1er siècle de notre ère. Cette pâte humaine que nous trouvons dans l'Évangile mêlée déjà au ferment divin, c'est la pensée et la civilisation sémitique et non occidentale. Elle n'y est pas en dose considérable peut-être mais ceux-là seuls seraient tentés d'en nier l'existence qui n'ont jamais essayé d'expliquer ne serait-ce qu'une page d'Évangile à des gens de chez nous et qui ne se sont pas rendu compte de l'effort qu'il y a souvent à faire pour transposer en civilisation occidentale, si l'on peut dire, cette leçon donnée à des Hébreux, imprégnés de préjugés et d'usages pharisaïques. (Cf. p. ex. la leçon sur le divorce en saint Mathieu, c. XIX).

si l'on était au temps des apôtres et comme si rien n'avait été fait dans l'Église depuis dix-neuf siècles ?

Quel besoin, dira-t-on, de leur imposer la Somme théologique et le Codex ? Pourquoi ne pas laisser aux théologiens de l'Inde le soin d'exprimer nos dogmes dans des formules adaptées à leur mentalité philosophique, et à l'Église de Chine, en ses conciles, le soin de codifier la législation en tenant compte des différences légitimes de civilisation ? — Sans doute, s'il ne s'agissait que de la théologie et du Code (1); mais il y a les définitions et même les grandes décisions disciplinaires des conciles (par exemple, le célibat ecclésiastique). L'élaboration de ces définitions a coûté à l'Église bien des hérésies et bien des luttes durant des siècles. On ne la voit guère laissant aux théologiens de l'Inde la liberté de repasser pour leur propre compte par toutes les erreurs des IIIe et IVe siècles, afin de parvenir à l'élaboration de nouvelles formules des mêmes dogmes catholiques, formules qui ne devraient rien au langage et aux conceptions philosophiques de l'Occident. On peut permettre au missionnaire de laisser son saint Thomas, mais non son Dennziger-Bannwart (ou du moins l'équivalent). Qu'on le veuille ou non, la situation n'est plus absolument la même qu'aux temps apostoliques. C'est un fait. Et pourquoi ne serait-il pas providentiel ?

Si Jésus-Christ a choisi la Palestine pour lieu de naissance et pour théâtre de prédication, si l'Église, sous l'assistance de son Esprit s'est développée dans le monde gréco-latin (plus vaste d'ailleurs que l'Occident proprement dit), c'est que cela aussi fait partie des desseins de la Providence. Cette situation a ses avantages et ses inconvénients, dont il faut tenir compte. Le problème qu'elle pose n'est pas celui du choix entre deux extrêmes : imposer à l'Orient toute la civilisation d'Occident ou renoncer en bloc, dans l'évangélisation, à tout le travail accompli en Occident par l'Église depuis les apôtres (2). La première alternative est injusti-

(1) Le Codex reconnaît cette possibilité puisqu'il débute par une déclaration générale où il est dit qu'il n'oblige pas l'Église Orientale, mais il ajoute, sauf dans le cas où la nature même des décisions implique le contraire « neque Orientalem (Ecclesiam) obligat, nisi de iis agatur, quae ex ipsa rei natura etiam Orientalem afficiunt (Canon 1).

(2) Ici, il ne sera sans doute pas inutile de préciser, du point de vue qui

fiable et la seconde est utopique. Le problème qui se pose, plus modeste mais plus réaliste, est celui-même qui se discutait en

nous occupe, la position de l'Orient chrétien vis-à-vis de la civilisation occidentale — cas particulier qui intéresse d'une manière spéciale les lecteurs de la Collection où paraît cette étude.

Malgré des apparences trompeuses, le problème de l'Union des Églises ressortit, en réalité, à de tout autres principes que ceux qui viennent d'être exposés. C'est qu'en dépit du paradoxe des mots, l'Orient chrétien ne s'oppose pas à la civilisation occidentale, il en fait partie. Si l'on veut bien se rapporter, en effet, à ce que nous avons dit des éléments caractéristiques de cette civilisation, on constatera qu'il les possède tous.

Laissons de côté la science expérimentale qui le gagne de plus en plus et qui n'offre pas, du point de vue envisagé, de difficulté particulière. On peut résumer l'essentiel en ces deux formules : L'Orient chrétien est gréco-latin ; l'Orient chrétien n'a pas été évangélisé, il l'est déjà.

Grec ! Pourrait-on refuser cette qualité aux Églises qui se réclament de saint Jean Chrysostôme, alors que la langue grecque est chez elles la langue mère tant en théologie qu'en liturgie ? Saint Grégoire de Naziance serait-il moins l'héritier de Platon que saint Augustin et saint Jean Damascène n'a-t-il pas utilisé l'aristotélisme tout comme saint Thomas ?

D'autre part, les Églises d'Orient n'ont-elles pas le droit de présenter leurs traditions canoniques comme héritières de la législation et de l'administration romaine que Constantinople codifia, autant que l'Église latine celui de présenter sa théologie comme héritière de la sagesse grecque parce que ses docteurs sont, en philosophie, les fils spirituels de Socrate ?

Quant à la transformation qu'a fait subir à tous ces éléments humains le ferment évangélique, elles en ont bénéficié primitivement tout comme l'Église latine ; et c'est même chez elles qu'au temps des Pères, les grands conciles ont tenu leurs assises.

Alors faut-il réduire ici le conflit Orient-Occident aux quelques divergences doctrinales disciplinaires sans cesse alléguées dans les controverses ? — Non, ce serait n'envisager le problème que d'une manière trop incomplète. Si l'Orient chrétien appartient à la civilisation occidentale, parce qu'il en possède les principes essentiels, il est séparé de l'Église latine et s'oppose à elle par cet impondérable si lourd qui s'appelle un tempérament. Il n'est pas d'une autre civilisation quant aux formes essentielles, mais il a une autre manière de les sentir et de les vivre.

Cf. à ce sujet l'étude si suggestive de S. G. Mgr A. Szepticky parue dans le *Bulletin catholique international*, n[os] du 1[er] novembre et du 1[er] décembre 1926. Il semble qu'au moyen-âge ce qui domina dans cette opposition de tempérament fut l'esprit « subtil » des Grecs méprisant la « grossièreté » latine ; tandis que de nos jours, la grande masse de l'Orient chrétien étant constituée par la Russie, ce soit le « mysticisme » slave dédaigneux du « rationalisme » latin.

1926, à la Semaine de Missiologie de Louvain : le problème de l'adaptation (1).

C. — Catholicisme et civilisation humaine.

En la plupart des œuvres de l'activité humaine, bien souvent, on ne trouve de solution que dans un compromis. L'adaptation est un compromis. Seulement pour que ce compromis ne soit pas un leurre, mais soit viable et digne des deux parties en présence, il est nécessaire qu'il s'établisse en dehors de toute équivoque.

D'une part, l'Église ne peut rien renier du message divin qu'elle est chargée de transmettre aux peuples, mais rien ne l'oblige par contre d'une façon absolue à propager avec lui les éléments de source humaine dont il s'accompagne d'ordinaire sous le ciel d'Occident ; d'autre part et corrélativement les peuples d'Asie (ou d'ailleurs) sont obligés de renoncer à tout ce qui, dans leur civilisation, serait contraire aux lois fondamentales de la nature humaine et qui par suite ne peut pas s'accorder avec l'Évangile, mais ils peuvent parfaitement conserver les formes différentes et les couleurs particulières dont se pare l'humanité à la lumière d'Orient.

Le point d'insertion de l'Évangile doit être, là comme ailleurs, cette « âme naturellement chrétienne » si magnifiquement reconnue en tout homme par Tertullien. L'œuvre de l'Église est de l'y découvrir. Retrouver l'homme sous l'Oriental et au besoin rectifier en l'Oriental les déformations de l'homme, voilà, au plan de la nature, la tâche civilisatrice nécessairement incluse dans

---

Cette divergence, spéculativement parlant peu importante, se révèle, dans la vie pratique, extrêmement grave. Il n'y a qu'à se souvenir, par exemple, de la lutte qui a excité, au sein même de l'Église latine, entre Montalembert et Veuillot — pourtant tous les deux intégralement catholiques et français — pour comprendre par comparaison que cette opposition, pour être d'un autre ordre, n'en est pas moins considérable.

Les artisans de l'Union des Églises n'ont donc guère à faire appel aux principes de l'adaptation missionnaire. Leur œuvre sera essentiellement de se comprendre et pour se comprendre de s'aimer.

(1) Cf. *Autour du poblème de l'adaptation*. Compte rendu de la quatrième semaine de missiologie de Louvain (1926). Edition du *Museum Lessianum*. En particulier la leçon d'ouverture du R. P. Charles, S. J., p. 6 à 10.

l'œuvre surnaturelle d'évangélisation. M. Massis sait d'ailleurs, bien qu'il paraisse l'oublier souvent au cours de son livre, qu'il en est ainsi :

« L'Église est assez divine, écrit-il, pour discerner et faire croître ce que la sagesse native de l'Asie contient de naturel désir de la vérité, car celle-ci n'est jamais radicalement détruite en aucun homme. » (p. 269).

Et en cette ébauche de sagesse intégrale, en cette racine de vérité totale — où d'ailleurs la grâce travaille déjà — il reconnaît une préparation providentielle à l'Évangile :

« car partout, il y a des pierres d'attente, des amorces de christianisme. » (p. 208)

Il ne faut donc point vouloir tout transposer en bloc de notre civilisation occidentale, comme si elle était la seule forme possible de civilisation et comme si les peuples d'Asie auxquels nous portons l'Évangile n'en avaient pas une. Que Dotoiewsky ait eu tort de condamner en bloc l'Occident et surtout le catholicisme romain, c'est bien évident, mais quand M. Massis nous cite de lui cette formule (dont l'idée a été reprise, nous dit-il, par Gandhi et par Tagore):

« Le genre humain doit lutter contre le transport mécanique des formes de société européenne, contre la transplantation servile de l'Occident » (p. 118)

il est difficile de trouver l'idée fausse, de ne pas reconnaître que la formule est heureuse... et pourquoi ne pas ajouter la plainte légitime :

« Dire que l'Inde a créé plusieurs architectures magnifiques et que les Anglais, qui n'en ont pas une, nous ont imposé leur façon de bâtir ! »

disait mélancoliquement à M. Maurice Pernot un professeur hindou (1).

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1926, p. 621.

Mais partir de là, comme certains, pour reprocher avec virulence aux missionnaires de ne pas avoir immédiatement créé une civilisation nouvelle, c'est simplifier le problème non sans injustice. C'est oublier d'abord qu'un pauvre missionnaire, ayant à peine de quoi vivre, souvent traqué par des persécutions, a d'autres préoccupations plus essentielles que de créer, selon le goût du pays, un nouveau style d'Église. C'est aussi, au moment même où l'on parle d'adaptation, oublier que celle-ci est fonction des circonstances et qu'il s'est produit sur ce point une évolution fondamentale depuis un quart de siècle. Si les maladresses occidentales (où les missionnaires n'ont le plus souvent aucune part) n'avaient pas tellement surexcité les nationalismes indigènes, le problème ne se poserait pas avec cette acuité. Ici, d'ailleurs, le style architectural n'est que le symbole d'un problème dont les ramifications sont autrement profondes et la solution passablement complexe.

S'il ne faut pas oublier, en effet, que le catholicisme n'est pas nécessairement lié à la civilisation occidentale, il ne faut pas oublier non plus qu'il n'est pas obligatoire qu'il en soit dissocié dans tous les cas. Aucune nécessité absolue d'imposer à un professeur hindou, qui veut se convertir, de se mettre à l'école des philosophes d'Occident, mais il n'y a pas non plus d'empêchement absolu à ce qu'il le fasse. Il y a là, en quelque sorte deux vérités corrélatives : Rien de ce qui n'est pas l'Évangile n'est en soi obligatoire, mais rien de ce qui n'est pas l'Évangile, n'est en soi interdit. D'où la liberté qu'a l'Église de nuancer selon les circonstances — et donc selon les époques — ses méthodes d'évangélisation.

Passant du domaine des idées à celui des réalités concrètes, à la question du clergé et de l'épiscopat indigène, par exemple, on peut faire des réflexions analogues. On a beaucoup parlé ces derniers temps du nationalisme des missionnaires qui a pu, en effet, parfois, retarder plus qu'il n'était nécessaire, l'évolution normale des Églises indigènes ; mais certains publicistes qui se sont emparés de la question, se doutent-ils qu'en poursuivant le nationalisme, ils tombent parfois dans un nationalisme à rebours (1).

(1) Sans parler de l'injustice qu'il y a dans une généralisation outran-

Un clergé et un épiscopat indigène semblent bien,vu la nature humaine, la situation la plus normale, mais la présenter comme un droit absolu des populations, c'est à son tour oublier l'universalisme de l'Église et de longues périodes de son histoire, où les nationalismes étant moins excités et le sentiment de l'unité de la chrétienté plus vif, le patriotisme universaliste d'Église, si j'ose dire, balançait assez le patriotisme particulariste de nationalité, pour que les peuples ne missent pas cette âpreté à réclamer toujours des évêques de chez eux. On était citoyen de la chrétienté d'abord, citoyen d'un pays ensuite (comme de nos jours on trouve encore naturel, grâce à Dieu, d'être français d'abord et de telle province ensuite. Où en viendrions-nous, si l'on poussait à l'extrême certain principe de cet ordre ?). Il ne paraît guère que le sentiment actuel soit un progrès.

Ces remarques, d'ailleurs, n'ont pour but que de souligner les données variables, parce que contingentes, du problème de l'adaptation et d'en marquer par là même le caractère relatif. Aussi M. Lafue peut se rassurer.

« ... De plus en plus, écrit-il (l'Église) se retourne vers l'Orient ; elle revient, comme fascinée par d'irrésistibles souvenirs, à ses origines. Elle souhaite se dépouiller de tous les prestiges empruntés à une civilisation qu'elle ne songe plus qu'à détruire. » (p. 522)

Il y a là, on est bien obligé de le dire, plus de mauvaise humeur et d'enfantillage que d'observation sérieuse. Non ! l'Église ne songe nullement à détruire la civilisation occidentale, dont elle demeure, en Occident, la meilleure gardienne ; mais, en Orient, le problème se pose pour elle d'une autre manière : ce qui est « prestige » ici, peut être gêne là-bas, et alors elle n'hésite pas à s'en dépouiller, sachant que la nudité du Golgotha se passe souvent avec avantage des grâces de l'Acropole. Sous le ciel d'Orient d'ailleurs, elle trouvera « des parures nouvelles », des germes de civilisation qu'elle « fera fleurir selon son goût ».

Même là, pourtant, par la force des choses, parce qu'on n'a pas

---

cière et dans un oubli par trop complet des conditions historiques de l'apostolat en Extrême-Orient. Cf. *Revue des Missions*, 1er mars 1927, une lettre de S. G. Mgr de Guébriant.

vécu pour rien déjà dix-neuf siècles d'histoire, parce qu'il n'est pas sage de se priver de ce qui, même en Orient, peut être une force, sous prétexte que c'est une force qui s'est développée sous le ciel d'Occident, elle transplantera certains éléments de civilisation occidentale. Il y a là un partage à faire, en quoi consiste justement, en notre siècle missionnaire « le problème de l'adaptation ».

De ces procédés, le plus fécond est peut-être d'essayer de discerner et de mettre en lumière ce que l'on pourrait appeler les équivalences de civilisation. C'est ainsi que, dans l'Inde, des jésuites belges s'efforcent, dans la Revue *The Ligh of the East*, de dégager parmi les philosophies hindoues celle qui se rapproche le plus de la philosophie thomiste.

En cette question, comme en bien d'autres, la vérité est dans la mesure : il ne s'agit pas plus d'européaniser l'Orient que de mettre l'Occident à l'école de l'Asie. Laissons à chacun sa civilisation propre, mais sans nous interdire par principe les échanges partiels, puisqu'ils peuvent être salutaires. Les seuls éléments obligatoirement universels pour toute civilisation sont ceux qui sont donnés par la nature humaine — et ceux-là sont chez eux partout — et celui qui nous vient de Dieu : l'Évangile. L'Église par le seul fait qu'elle propage celui-ci aide les peuples à prendre une conscience plus juste des premiers.

CONCLUSION

C'est pourquoi — et c'est dans cette perspective qu'il convient de conclure — le facteur essentiel de la civilisation humaine reste l'évangélisation des peuples, et le problème fondamental, le problème missionnaire. Il ne s'agit pas tant de défendre l'Occident contre l'Orient que de convertir l'Orient au Christ et de lui ramener l'Occident.

S'il est vrai de dire avec Max Scheler :

« Elle approche l'heure la plus mystérieuse que recèle dans son sein l'avenir de l'humanité, l'heure où l'Asie et l'Europe aborderont

une discussion de principe des fondements de leur vie religieuse et philosophique » (1).

il faut ajouter avec M. Gonzague de Reynold :

« Aussi bien le catholicisme est-il le seul assimilateur possible du génie asiatique, et pour le génie asiatique le seul interprête valable de la pensée occidentale » (2).

De cette manière seulement pourra se réaliser le vœu que formule M. Massis et auquel, cette fois, il faut souscrire sans réserves :

« On souhaiterait que le colloque qui s'engage entre l'Orient et l'Occident, au milieu du désordre de notre planète souffrante, servit à préparer les voies de la réconciliation dans le christianisme qui seul peut refaire l'hunité humaine. » (p. 254)

Le grand malheur pour l'Occident, pour l'Orient et pour l'humanité tout entière — il n'y a, je crois, aucune exagération à le dire, — c'est que ce n'est pas, hélas ! comme porte-drapeau du catholicisme que l'Europe s'est présentée en Asie. L'œuvre désintéressée des missionnaires est pratiquement voilée aux yeux des grandes masses d'Extrême-Orient par les entreprises égoïstes des blancs. Ce que l'Asiatique entend des voix de l'Occident, c'est le bruit des machines qui étouffe le message évangélique : et, comme cette civilisation matérielle lui est trop souvent apportée par des européens qui n'ont plus la foi ou sont indignes d'elle, le type de l'Occidental est figuré pour lui par l'ingénieur incroyant. Douloureusement significatif est sur ce point le réquisitoire de l'Asie contre ce que l'on ne peut s'empêcher de considérer comme le grand péché de l'Europe :

« Ceux qui nous gouvernent, disait à M. Maurice Pernot un professeur hindou, se préoccupent non du progrès mais du rendement. L'Inde n'est pas administrée, elle est exploitée par les héritiers et successeurs de l'*East Indian Marchant Company* » (3).

Et n'est-ce pas la reconnaissance au moins partielle du bien

(1) Cité par M. Massis, p. 270.
(2) Cité par M. Massis, p. 268.
(3) L'inquiétude de l'Orient. *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1926, p. 412.

fondé de ce reproche que cet aveu d'un prélat anglais de Madras :

« Un peu partout, nous industrialisons et moins nous nous révélons capables de civiliser ? » (1)

Les voix de la Chine et du Japon s'accordent à celles de l'Inde pour accuser de matérialisme la civilisation d'Occident :

« Les individus qui coopèrent à la fabrication de la grande machine de la civilisation occidentale moderne deviennent des esclaves et sont impitoyablement dominés par le monstre qu'ils ont créé... L'Occident se glorifie de s'être émancipé des superstitions médiévales mais qu'est-ce donc que cette idolâtrie de la richesse qui les a remplacées ? » (2)

M. Massis reconnaît que la plainte est unanime :

« A l'Occident matérialiste, qui est tout machine, ils opposent avec une insistance frénétique la spiritualité de l'Orient qui est tout Esprit. Cette ardente revendication de l'Asie opprimée contre les excès de la concupiscence européenne, vous la trouverez cent fois exprimée, depuis dix ans, sous une forme identique, par tous les nationalistes orientaux, que ce soit aux Indes, en Chine ou au Japon. » (pp. 149 à 151.)

Mais il voit là davantage un danger pour l'Europe, que la conséquence du péché de l'Europe. C'est le péché pourtant qui est la racine du mal et c'est là qu'il faut appliquer le remède, si l'on veut vraiment le guérir.

« Pour retrouver avec son prestige la foi en elle-même et en sa mission, écrivait avec raison M. Lucien Romier, il faut que l'Europe rende à l'idée de civilisation sa valeur spirituelle et morale » (3).

Mais pourquoi donc l'a-t-elle perdue ? Du fond de l'Inde, Gandhi nous le crie : « L'Europe n'est pas chrétienne » (4). M. Massis commente :

---

(1) *Ibidem*, 15 mai 1927, p. 367.

(2) Okakura, cité par M. Massis, p. 150, en note.

(3) Cité par M. Maurice Pernot, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1927, p. 374.

(4) Cité par M. Massis, p. 253.

« Une tête bien faite en conclurait : Il faut rechristianiser l'Europe et le monde » (p. 253).

Là, en effet, est la question. Et c'est très justement qu'il voit dans cette tâche la vocation de l'Europe :

« Mais ne paraît-il pas, dans la mesure où notre raison peut en juger, que c'est à l'Europe que Dieu a assigné le rôle de répandre peu à peu sur la terre les avantages de la civilisation chrétienne ? Et c'est parce qu'elle a failli à sa vocation, qu'elle ne l'entend plus que d'une manière matérielle, profane, usurpatrice, qu'il nous faut, dès l'abord, la défendre contre elle-même, la replacer dans les conditions nécessaires à son propre salut. » (p. 264)

Mais se dévouer à l'apostolat du monde est encore pour l'Europe la meilleure manière de se sauver elle-même, et c'est pourquoi rien n'est plus utile à l'humanité et à l'Occident par surcroît que l'appel pressant des papes de l'Église universaliste à l'évangélisation de l'Orient.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

Irénikon

DOM ANDRÉ STOELEN

L'ANNÉE LITURGIQUE BYZANTINE

PRIEURÉ D'AMAY S/MEUSE
(BELGIQUE)

TOME IV. COLLECTION 1928. N° 10.

IRÉNIKON-COLLECTION

TOME I, 1927.

(Tome II de la série complète.)

1. LEV, Hiéromoine. *Les Orientations de la Pensée religieuse russe contemporaine.*
2. SIPIAGUINE, Mgr A. *Aux sources de la Piété russe. La Lavra des Cavernes à Kiev.*

3-4. MERCIER, Cardinal. *L'unité chrétienne.* (Textes et discours.)

5-6. KOROLEVSKIJ, C. *L'Uniatisme.*

7. TSÉBRICOV, P. Georgios V. *L'Esprit de l'Orthodoxie.*
8. DEBOUXHTAY, Pierre. *Rome et l'Orient au Ve siècle. Appel de Flavien. Appel d'Eusèbe de Dorylée.*
9. DE WYELS, Franco. *Un pionnier anglo-catholique de l'Union.*
10. DE LILIENFELD, André. *Pour l'Union.* (Documents et Bibliographie.)

TOME II, 1928.

(Tome IV de la série complète.)

1. PIE XI. *Encyclique « Mortalium Animos ».* (Ne se vend pas séparément.)
2. PARIS, François. *L'Union des Églises.*

3-4. ARSENIEW, Nicolas. *L'Église d'Orient.* (Ne se vend pas séparément).

5-7. *Récits d'un Pèlerin russe.* (Quelques exemplaires disponibles.)

8. BECQUET, Thomas. *Sancta Maria Antiqua.*
9. DE SOLAGES, Bruno. *L'Église et l'Occident.*
10. STOELEN, André. *L'Année liturgique byzantine.*

Le N° : BELGIQUE, 3 fr., ÉTRANGER, 1 belga. (Le N° double : 6 fr. et 2 belgas).

Le volume : BELGIQUE : 30 fr., ÉTRANGER : 6 belgas.